XIX° ANNEE — N 6249 — 29 JUIN 1908

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

LA CROIX DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIII°
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 814,56 — 524,45

84, Grande-Rue, 84

85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

Rita au brevet simple

Ma Clairette chérie,

Je suis sûre que tu me voues aux Furies euménides pour ne t'avoir pas encore donné de détails sur ces fameuses journées de juin, qui resteront aussi célèbres dans ma vie que dans l'histoire. Mais, que veux-tu ? j'ai été si occupée depuis... J'ai préféré attendre pour pouvoir t'écrire plus à mon aise.

Eh bien ! c'est fait ! « Deo gratias ! » Me voici, comme dit mon frère Ludovic, brevetée s. g. d. g., ce qui aidera peut-être au placement de la médiocre petite machine que je suis — toujours d'après le même, — tu reconnaîtras là l'indulgence proverbiale des frères.

Papa est radieux. Il ne visait pas mon « placement », puisque je n'ai pas besoin de travailler pour vivre ; mais il voulait me forcer à un labeur plus suivi, plus intense, et il est fier que sa benjamine ait affronté l'épreuve des examens et vaincu ses difficultés. Maman tempère notre joie ; elle déteste pour les femmes tout ce qui est exhibition, étiquette, publicité. Ce qui l'avait décidée, cette bonne petite mère ancien régime, ce sont les services que je pourrais rendre, à l'occasion, dans une école libre, pour économiser un professeur ou faire un intérim...

Mais, tu sais, le moment de l'examen est un vilain morceau à avaler ! — Style noble ! — On voit dans la salle tous les genres d'émotions. Certaines semblent ahuries, d'autres anéanties, écrasées ; il y a aussi la catégorie des agitées, des fanfaronnes... — Et toi ? me demandes-tu, quel genre ? — Moi ? faux calme, j'avais l'air à l'aise et je tremblais de tous mes membres, et je voyais un peu bleu.

Mais arrivée devant mon pupitre, j'ai tiré subrepticement de ma poche un crucifix, une vierge et un saint Antoine, tous minuscules ! — J'avais eu de la peine d'en trouver de si petits ! — et je les ai tenus dans la main gauche tout le temps. Personne ne se serait douté que cette main était une chapelle — on l'aurait peut-être inventoriée et liquidée ! — Puis, avant de commencer à écrire, j'ai prié, j'ai dit : « Mon Dieu, il ne faut pas que nous, qui sommes des écoles libres, ayons l'air plus bête que les autres ; j'ai travaillé beaucoup, aidez-moi ! » Et je suis devenue toute calme, toute lucide, comme si l'Esprit-Saint ne pouvait pas résister à une péronnelle de mon espèce.

As-tu vu, Clairette, les sujets de l'examen ? Oui, n'est-ce pas ? Si tu ne t'y étais pas intéressée, tu serais un monstre à mettre au ban de mon amitié. La première question d'arithmétique m'a paru le pont-aux-ânes. Je ne me suis pas mal tirée non plus de vider et de remplir les vases... du second problème. Et j'ai bien mis sur pied mon broc. Entre parenthèses, admire, ma chère, ce broc, dont le dessin était la partie esthétique de notre examen ! Si on a quelque doute, après ça, sur notre valeur artistique, c'est qu'on est bien difficile !

Je ne te parle pas de la « pointe de cou ». J'y ai poussé celle de mon aiguille avec grande facilité, et j'arrive au chiendent, comme dirait Ludo, à la composition française !

Si par invraisemblance tu n'en connaissais pas le sujet, je le livre à ton épouvante : « La simplicité, ses différentes formes et applications... dans la vie sociale » !

« Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites ! »

Ne penserait-on pas qu'il s'agit d'un produit chimique ou d'une invention nouvelle ?

Mais alors, je t'assure que je ne riais pas ; je regardais mes compagnes d'infortune pour voir la mine qu'elles faisaient. Il y avait là Gabrielle B..., qui est pédante à tenter un nouveau Molière ; plus loin, Léa J..., qui se tient raide comme un piquet pour être distinguée ; Cécile L..., qui se met sur la tête autant de nœuds qu'elle a de cheveux, et surtout la grande Alice V..., qui croit toujours que tous les jeunes gens la regardent ; vois-tu ce monde-là dissertant sur la simplicité ? Quelle conviction ! Ça me rappelait Sénèque écrivant l'éloge de la pauvreté sur une table d'or ! Mais il avait plus de quinze ans, l'illustre fumiste ; à notre âge on n'a pas encore appris à mentir avec naturel...

D'ailleurs, tu sais, moi, les abstractions ça ne m'a jamais rien dit : il faut que j'incarne tout, il me faut des types ; je demandais au Ciel un type de simplicité. Dans ma détresse, je serrais mes saints à me les entrer dans la peau, et voilà que, tout à coup, je me souvins d'un mot d'une de nos amies de Paris sur ma sœur aînée : « Cette petite madame Génois est d'une adorable simplicité ! » Euréka ! C'est bien vrai qu'Antoinette est simple, comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Ma grande sœur sera mon type, disséquons, analysons ma grande sœur !

Alors, jetant un regard de commisération sur les pauvres candidates qui n'avaient pas le bonheur de posséder une sœur simple, j'ai commencé à débiter la mienne :

1° **Les différentes formes de la simplicité :**

Antoinette est simple dans ses pensées, elle ne cherche pas midi à quatorze heures, ne se défie pas des autres, ne leur impute jamais de mauvaises intentions...

Antoinette est simple dans ses paroles, elle dit les choses franchement, sans masquer ni exagérer ses pensées, ses termes sont justes, mesurés.

Antoinette est simple dans ses sentiments, pas de sensiblerie, pas de débordement de tendresse, pas de protestations d'amitié sans fond...

Elle est simple aussi dans ses manières, sans gestes affectés ni pose pour la galerie, ses mouvements sont gracieux, mais tout naturellement.

J'oublie que j'ai écrit aussi qu'Antoinette est simple dans ses volontés, pas de caprices, pas de hauts et de bas, égalité d'humeur.

Qu'est-ce que tu en dis, vieille amie ? Ai-je assez fouillé cette Antoinette ? C'est un trésor qu'une sœur pareille.

Tu crois peut-être que c'est tout ? Ah ! mais non ! Et les « applications » donc ? Il fallait faire les applications d'Antoinette, je veux dire de sa simplicité.

La « vie sociale » de ma vénérée sœur, c'est sa famille d'abord : nous la voyons surveiller sa maison, faire par elle-même bien des besognes restées en souffrance, prendre soin de ses enfants ; elle est simple dans le choix de son ameublement, dans la composition des repas, dans sa toilette. Ce n'est pas chez elle que les domestiques prendront le goût de la toilette ou de la bonne chère. Ses enfants ne sont pas de luxueuses petites popées ponponnées pour la parade.

Dans ses relations d'amitié Antoinette est simple, elle ne fait pas tout manger truffé à ses invités et ne les éblouit pas de fleurs, d'argenteries et de cristaux.

Elle est simple aussi avec ses fournisseurs cette excellente petite Nénette, elle ne les traite pas du haut de sa grandeur, elle n'est pas exigeante.... Avec ses inférieurs elle est condescendante, ne prend pas l'air d'une Junon offensée pour le moindre manque d'égard.

Et dans son dévouement, c'est là surtout qu'elle est simple, elle fait tout sans ostentation comme si c'était naturel, agréable...

J'en passe et des meilleures...

Quand j'ai eu ainsi débité par tranches ma secourable et chère sœurette, je me hâte de dire que ce n'était qu'un brouillon.

En mettant au net j'ai remplacé Antoinette par des on, des formules impersonnelles, générales, tout ce que tu voudras, j'ai désincarné mon type, et le tour était joué, ma vieille ! Au lieu d'une monographie, j'avais une vraie dissertation ; je crois même que c'était presque de la philosophie... presque ! En tous cas, pas allemande, parce qu'on pouvait tout comprendre !

J'aurais même voulu faire un peu de morale et loger le pourquoi de la simplicité de mon type, dire qu'il est l'esprit précisément de ce christianisme qu'on bat en brèche de toutes façons... Mais comme je n'avais aucune chance de convertir mes mandarins et, par là, quelques chances, au contraire, de me faire mal voir, j'ai remis à plus tard mes essais d'apologétique.

Clairette chérie, es-tu contente ? Est-ce la « longue, longue lettre » que tu réclamais ? Si tu es contente, tant mieux ; mais tu ne l'es pas autant que moi ! Depuis que je suis « reçue », il me semble que j'ai des ailes. Ah ! que n'en ai-je vraiment pour voler près de toi et t'embrasser réellement !

En attendant ce bonheur, je le fais de tout mon cœur débordant de joie et d'affection.

Ton amie simplement brevetée g. d. g.,

RITA.

Lille, 28 juin 1908.

Pour copie conforme :

JEHAN D'ESTREELLES.

LILLE

CONGRÈS DES PRATICIENS

Quatrième journée

RELÈVEMENT DES HONORAIRES MÉDICAUX

L'ordre du jour de dimanche matin appelait la question du relèvement des honoraires médicaux.

Le docteur Vimont, rapporteur, propose d'augmenter d'un franc le prix de la visite ordinaire, c'est-à-dire de la fixer à trois francs dans les localités où elle était auparavant de deux francs, à quatre francs lorsqu'elle était de trois francs, etc. Les visites d'urgence et les visites de nuit seront comptées doubles, comme aussi celles des dimanches et jours fériés.

Ces conclusions sont adoptées et un vœu est déposé en faveur du repos médical hebdomadaire. Les moyens d'exécution seront ultérieurement mis à l'étude.

LE SYNDICAT OBLIGATOIRE

Le docteur Vidal examine ensuite la question du syndicat obligatoire pour tous les médecins. Le Congrès décide qu'il ne faut attenter à la liberté de personne, mais qu'il est à souhaiter que tous les médecins s'unissent en syndicats. Il les engage à se rendre compte de la nécessité d'en fonder ou d'adhérer à ceux qui existent.

COMITÉ DE VIGILENCE

Le docteur Coppens propose la nomination d'un Comité de vigilence pour défendre les intérêts des praticiens d'une manière ininterrompue. Ce Comité comprendrait dix membres, qui seraient choisis par trente délégués des divers syndicats ou groupements professionnels.

Après la discussion, à laquelle prennent part les docteurs Régis, Motais, Le Fur, d'Hardiviller, on adopte les conclusions du docteur Coppens.

Est adoptée également une motion du docteur Bazot, demandant d'intervenir personnellement auprès du Président du Conseil pour les questions intéressant directement les praticiens.

PROPOSITIONS DIVERSES

Plusieurs vœux sont déposés encore. Celui de se réunir tous les ans en Congrès est renvoyé pour supplément d'étude à la Commission de vigilence.

Le bureau est également saisi d'une protestation des médecins d'Alger contre la nomination d'auxiliaires non médecins dans le choix des chefs de services hospitaliers. L'assemblée, après explications du docteur Leredde, s'associe à cette protestation.

DÉCLARATION DES MALADIES CONTAGIEUSES

On revient sur cette question, laissée, la veille, en souffrance, faute de temps. Le docteur Declercq termine la lecture de son rapport et développe ses conclusions, qui sont adoptées. Il demande que si l'on maintient l'obligation de la déclaration pour le médecin, on lui accorde, d'autre part, une indemnité.

CLOTURE DU CONGRÈS

L'ordre du jour est épuisé. Le docteur Vaneufville, de Tourcoing demande cependant la parole pour protester contre les accusations lancées, il y a deux jours, par le docteur Lagache. Il déclare qu'il a pris l'avis des docteurs Coppens et Lambin et qu'il a reçu leur approbation.

Avant de lever la séance, le président annonce que le choix de la ville où se tiendra le prochain Congrès est laissé à la Commission de vigilence. Après avoir reçu les remerciements du docteur Coppens, principal organisateur, il prononce la clôture du deuxième Congrès des praticiens.

Au sortir des discussions, parfois tumultueuses, toujours ardentes, dont il fut le théâtre, il est difficile d'en dégager des conclusions nettes et précises. Nous essaierons d'autant moins de le faire que ce rôle appartient plutôt à la presse professionnelle.

Il est cependant une impression que nous emportons de ces journées et que nous voulons indiquer, c'est la tendance de plus en plus marquée vers un régime de liberté. Bien des fois ce mot a retenti, au cours des délibérations, sous la coupole de la Société Industrielle : Liberté plus grande accordée à l'enseignement, organisation du privat-docentisme, liberté pour les Facultés de s'administrer à leur guise et d'organiser elles-mêmes leurs cours, libre choix du médecin pour les assistés, libre choix pour les mutualistes, libre choix pour les accidentés, liberté de la déclaration faite en vue de l'impôt sur le revenu... Volontiers on se serait cru en Amérique.

Nous ne voulons rien préjuger de ce qui sortira de cette « levée de lancettes » : ce n'est pas notre rôle. Nous avons écouté les revendications des praticiens, et la plupart nous ont semblé justes. Nous leur souhaitons de réussir dans la lutte qu'ils mènent contre l'autocratie officielle et d'obtenir un peu de cette liberté qu'on nous promet toujours, mais qu'on se garde bien de nous donner.

LES FÊTES DE LILLE

Concours de Pinsons

C'est le début matinal et obligatoire des Fêtes de Lille. Malgré l'heure matinale un nombreux public stationnait dans la cour des canonniers où avait lieu le concours.

Les concurrents étaient une cinquantaine.

Voici les résultats :

1er pris, 12 fr., Crombez, de Menin, 651 chants ; 2e, 10 fr., Chéron, de Péruwelz, 594 ; 3e, 8 fr., Crombez, de Menin, 453 ; 4e, 7 fr., Vancken, de Wazemmes-Lille, 451 ; 5e, 6 fr., Huyge, de Wazemmes, 450.

Du 6e au 12e prix, 5 fr., MM. Delassus, de La Madeleine, 438 chants ; Dubois, d'Halluin, 385 ; Stienne, à Lille, 345 ; Deroubaix, Chapelle-d'Armentières, 301 ; Hypersiel, de Croix, 288 ; Mollien, de La Madeleine, 234 ; Descamps, de Lannoy.

Une médaille à la Société la plus nombreuse : [illegible] Prix d'éloignement : Mollebaix (Belgique).

La Revue des Sociétés

Nombreux étaient les curieux qui, dimanche à 10 heures du matin, étaient venus admirer nos sociétés locales rangées en une longue file mouvante du boulevard Louis XIV à la rue de Douai.

Quel brouhaha sur ce boulevard des Ecoles qu'inondait de tous côtés la chaude lumière de Phébus, le bienvenu. Au ciel pas un nuage, l'air était calme et tout faisait prévoir un superbe défilé. Aussi que d'exclamations, que de conseils, que d'avertissements pour avoir « eun bon' tenue devin M'sieu le Maire », et tâcher de gagner un prix.

Là-bas, rue de Douai, M. Delesalle apparait en landau, suivi de tout le conseil municipal. Lentement il passe devant les groupes dont les noms burlesques le font parfois un peu sourire. C'est que l'on y voit « les Gommeux de la purée », « les Tout pou l' guiff », « les Fatigués du re-pos », l' « Etoile poilue », « les Sans-Toubac », etc. M. le Maire les admire tous et a un mot aimable pour chacun, pendant que sur son passage les tambours battent et que les musiques jouent leurs morceaux les plus enlevants.

Après la revue, la Municipalité va se placer à l'angle du boulevard Louis XIV et du boulevard des Ecoles pour assister au défilé.

Le long cortège s'ébranle, bannières déployées, musique en tête, suscitant partout des rires, des bravos et des quolibets. On salue les joueurs de bouchon, de bac, de boule, on admire la société des « Francs Galocheurs » précédés de gracieuses fillettes aux robes voyantes, les « Employés de chemin de fer », l' « Orphéon des facteurs des postes », on applaudit les archers et on s'esclaffe devant les costumes bizarres des D'uré et autres.

On prête une oreille attentive aux harmonies des accordéons, et on s'étonne devant les sociétés de la banlieue qui, malgré l'heure matinale de la revue sont venues de Pérenchies, de Quesnoy, d'Hellemmes, de Lambersart, de Canteleu, du Marais-de-Lomme, de Wambrechies.

Après le défilé le conseil municipal est remonté en voiture, et chaque société s'est dirigée vers les emplacements qui lui ont été désignés pour le concours.

Les Régates

Les régates ont retenu, de 2 h. à 6 h., sur les berges du canal de la Haute-Deûle (au Grand-Tournant), une foule énorme de promeneurs qui se sont vivement intéressés aux diverses courses.

Malgré la coïncidence des régates de Roubaix et de Paris, il y eut dans toutes les courses des partants d'une valeur reconnue et la lutte fut vive.

Les régates étaient organisées par le Cercle des Régates (Sport Nautique, Union Nautique et Rowing-Club) de Lille.

Le Jury était composé de MM. Noyon (U. N. Calais), président ; Cauwel (U. N. Lille), secrétaire ; Wuillaume (U. N. Lille) chronométreur ; Peltier (S. N. Charleville) starter ; Grau (S. N. Compiègne), Flament (C. N. Reims), Mayette (R. Reims), Stiévenard (R. Rouen), Vigneron (E. N. Boulogne), Meunier (S. Amiens), Leuilleux (S. N. Douai).

M. Dambrine, adjoint au Maire, se trouvait dans la tribune du Jury ; complimenté à son arrivée, il a répondu avec beaucoup d'humour et d'à-propos.

L'excellente Harmonie des Ouvriers de l'Automobile de Fives-Lille, habilement dirigée par M. René Verschaeve, a donné un concert très goûté.

Voici les résultats :

Embarcations de Plaisance, 2 rameurs en pointe ou en couple, 1500 m. — 1er Henley, S. N. Douai, 7 m. 31 ; 2e, Epinette, U. N. Lille, 7 m. 41 ; 3e, Tamaraboum, U. N. Lille 8 m. 30.

Juniors, 2 avirons de pointe, 1500 m. — 1er, Josette, Régates Remoises, 6 m. 42 ; 2, Zig-Zag, C. N. Reims, 7 m. 04.

Juniors, 2 avirons de couple, 1500 m. — 1er, Bleuet, U. N. Lille, 6 m. 36 ; 2e, Alfred, E. N. Boulogne, 7 m. ; 3e, Tout-Seul, R. Rouen, 7 m. 27 ; 4e, Chou-Chou, C. N. Reims, 7 m. 35.

Seniors, 2 avirons de pointe, 1500 m. — 1er, Arc-en-Ciel, E. N. Boulogne, 6 m. 35 ; 3e, Cri-Cri, C. N. Reims, 7 m. 07 ; 3e, Diabolo, R. Reims, 7 m. 20. Les équipiers de ce dernier canot ont été très gênés par leurs concurrents des Sports d'Amiens.

Débutants, 2 avirons de pointe, 1500 m. — 1er, Stop, R. Rouen, 7 m. 09 ; 2e, Jovial, U. N. Lille, 7 m. 15 ; 3e, Sirène, S. N. Charleville, 7 m. 42.

Juniors. — 4 avirons de pointe. — 3.000 mètres. — 1er, Serpiratt, R. Reims, 12 m. 56 ; 2e, Mandarine, V. N. Calais, 13 m. 12 ; 3e, Monopole, C. N. Reims, 13 m. 16.

Seniors. — 2 avirons de couple. — 1.500 m. — 1er, Bebert, U. N. Lille, 6 m. 24 ; 2e, Bleuet, U. N. Lille, 6 m. 47 ; 3e, Tout seul, R. Rouen, 6 m. 57.

Périssoires. — 1.000 m. — Seniors et juniors. — 1er, Pingouin, C. N. Reims (senior), 6 m. 10 ; 2e, Capenoul, U. N. Lille, (junior), 6 m. 17 ; 3e, Gebry, S. Amiens (senior), 6 m. 20 ; 4e, Pierrette, S. N. Compiègne, 6 m. 27.

Seniors. — 4 avirons de pointe. — 3.000 mètres. — 1er, Margoton, R. Reims, 13 m. 02 ; 2e, Tontaine, S. Amiens, 13 m. 03 ; 3e, Champagne, C. N., Reims, 13 m. 25.

Course populaire. — 1.500 mètres. — 1er, Mison ; 2, Vitesse ; 3e, Mystère ; 4e, Carabine ; 5e, Rip, ; 6e, En vedette ; 7e, Toto.

Course en cuvette. — 1er, Dotte ; 2e, Boudin ; 3e, Cokelaert.

CONCOURS et Marche de Vélos

Le concours et la marche de vélos ont été sans contredit le grand succès de la journée. On aurait pu croire tout d'abord que, par suite de la multiplicité des fêtes au programme desquelles s'inscrit toujours un concours de vélos fleuris, les Lillois ne fussent un peu blasés sur cette partie des réjouissances publiques et que les concurrents eux-mêmes ne pussent plus forcer notre attention par des attractions nouvelles.

Il en a été tout autrement ; jamais on n'a vu à Lille, pour un concours de vélos fleuris, autant d'originalité, autant d'esprit inventif, autant de goût, autant de variété dans les exhibitions. Il faut dire aussi que nos voisins les Roubaisiens, Tourquennois et autres nous ont prêté leur généreux concours.

Aussi, les curieux, un peu clairsemés au début de l'après-midi, devinrent-ils légion sitôt que la renommée, volant de bouche en bouche, eut fait connaître aux citadins l'éclat de cette attraction.

Dès 2 h. 1/2 les concurrents se présentaient devant les jurys présidés par des conseillers municipaux, situés rue du Vieux-Faubourg, places Saint-André et Antoine-Tacq. Cette disposition des jurys était heureuse, car les concurrents pour s'y rendre devaient passer par nombre de rues où aucune réjouissance publique n'avait été organisée cette année. Leur passage souleva en bien des endroits l'admiration et l'hilarité.

A 5 h., tous les concurrents étaient rassemblés place de la Nouvelle-Aventure où les fanfares cyclistes de Roubaix, habillés de gris, donnèrent un intéressant concert. Puis le cortège, long de plus d'un kilomètre, s'ébranla au son des trompettes au milieu d'un concours immense de curieux, semant la joie et l'animation dans toutes les grandes artères de la ville.

Plusieurs heures durant on vit défiler toutes sortes de sujets originaux, comiques, burlesques, grandioses dont la conception faisait le plus grand honneur à l'esprit artistique de leurs auteurs.

Que dire de ces gracieuses barquettes qui, à chaque instant, sous les cahots de nos grès, menaçaient de chavirer; de cette tour Eiffel toute fleurie, de ces araignées dont le cheval de course était un cycliste et le jockey un bambin de 3 ans à peine ? Que dire de cette longue théorie de clowns cyclistes aux vêtements multicolores, de ces « cyclones » enfarinés, de la grande roue de Paris, du moteur canin, de la voiture du jardinier, etc., etc.; il faudrait tout citer, car vraiment cette exhibition était sans précédent à Lille, et les nombreux applaudissements qui partaient à l'adresse des concurrents le témoignaient assez.

Notons toutefois encore la compagnie cycliste le Nord-Touriste qui fut très remarquée pour son concert et son défilé exécutés d'une façon impeccable et digne de nos compagnies cyclistes militaires; l'Union Cycliste du Nord reçut elle aussi les approbations unanimes du peuple.

Bref, le concours de vélos fut très réussi et nos Lillois en garderont, j'en suis sûr, un excellent souvenir.

Les Concerts et les Illuminations

Dans la soirée une foule énorme avide de musique et de lumière encombrait la Grand'Place et la place de la République et débordait dans la rue de Béthune où il fallait jouer des coudes pour faire quelques pas.

Vers neuf heures, comme sous le coup d'une baguette magique, la place de la République s'illumine. C'est une profusion de feux fixes qui font au terre-plein comme un cercle de lumière et qui se continuent en merveilleuses arcades tout le long de la rue Inkermann.

En même temps l'arc de triomphe qui encadre la statue Faidherbe rougeoie de ses flammes alternées, et c'est un spectacle magnifique : tout le monde est ravi.

Une longue rampe de feux électriques coure le long de la Préfecture et de l'Hôtel des Postes, pendant que des lampions rouges et verts jettent leurs pâles lumières dans les bosquets du jardin Faidherbe et dans les platanes du boulevard.

Les fûts de quatre colonnes surmontées d'une sphère bleuâtre se sont ornés de quelques fleurs électriques qui font ressortir la richesse du socle d'où jaillissent de multiples plantes vertes.

Mais l'on se fatiguerait vite de contempler ces guirlandes étincelantes si l'on n'avait pas pour se délasser les musiques des sapeurs-pompiers et des Canonniers sédentaires. Pendant les deux heures que dure le concert, la foule, de plus en plus charmée, ne se lasse de faire la navette entre les deux kiosques ; car il faut être près, tout près même, à vingt mètres en effet on n'entend plus rien, tellement est grand le brouhaha.

Sur la Grand'Place la fanfare du 16e chasseurs obtient le même succès ; c'est un régal autant pour les « compétences » que pour le profane d'ouïr les morceaux.

La décoration de la Grand'Place a subi aussi une légère modification. Les quatre arcs de triomphe dressés aux coins de la Place ont brillé de tous les feux que pro-

FEUILLETON N° 13

Honneur pour Honneur

par Marie STÉPHANE

Les derniers invités achevaient leur séjour à « La Mouëtte ». La jolie habitation recouvrait peu à peu le silence plein de charmes qui avait été si doux à Chantal, à son arrivée sur la plage bretonne ; aussi la jeune fille entrevoyait-elle avec regret le jour prochain où il faudrait quitter cette campagne paisible pour rentrer dans l'agitation de la vie mondaine qui l'attendait à Paris.

Gauthier, pour un motif différent, ne voyait pas avec moins de tristesse que Chantal approcher ce jour de départ. La proximité de Rennes permettait au jeune homme de venir fréquemment passer la journée du dimanche avec ses amis, et la perspective d'une prochaine séparation lui causait un réel chagrin.

Aucune parole décisive n'avait été prononcée entre lui et la jeune fille, et cependant l'espoir de Gauthier grandissait à chaque fois qu'il se retrouvait en face d'elle. Chantal avait une façon si gracieuse de l'accueillir ! elle lui témoignait une confiance si entière, si absolue, qu'il sentait à ne pouvoir s'y méprendre qu'il n'était pas un indifférent pour elle.

— Vous devriez demander à permuter, Gauthier. Vous l'obtiendriez facilement, je pense, car il paraît que beaucoup de jeunes officiers ne tiennent pas à rester à Paris, la vie y est trop chère, lui conseilla-t-elle un jour.

— Mais sans doute !... approuva Mme de Verneuil. Mon mari appuiera votre demande près du général... Luc sera heureux de vous avoir près de lui, n'est-ce pas, mon enfant ?

Le jeune homme sourit malicieusement en regardant sa sœur.

— Assurément, dit-il, et je sais certaine petite fille de ma connaissance qui ne s'en réjouira pas moins. Qu'en penses-tu, Chantal ?

Elle devint pourpre.

— Je ne m'en défends pas ! répliqua-t-elle gaiement. Gauthier est un si vieil ami pour nous tous !

— Et un ami bien dévoué, vous le savez ! répondit le jeune homme avec élan, en remerciant Chantal du regard pour cette bonne parole.

Mme de Verneuil observait l'officier.

— Mais il n'est pas mal, ce garçon ! pensait-elle. Le sourire est franc, le regard lumineux, la voix chaude et sympathique ; il ne saurait être comparé à mon fils cependant ! Il n'a ni sa réelle beauté, ni sa distinction. Mais c'est un être de volonté, celui-là ; on le sent taillé pour la lutte, tandis que Luc, avec sa nature délicate et affinée ne semble né que pour la vie large et les jouissances faciles.

XI

Luc avait accepté, beaucoup plus facilement que ne l'avait craint Mme de Verneuil, l'ultimatum posé par son père de faire choix d'une carrière.

L'oisiveté commençait-elle à lui peser ?... Avait-il honte de l'inutile emploi de sa vie ? Ou tout au fond de lui-même était-il désireux d'échapper à l'affection inquiète de sa mère et au contrôle sévère de son père ?... C'était son secret ! Peut-être même, sans qu'il s'en doutât, y avait-il un peu de tout cela dans sa détermination.

Quoiqu'il en soit, l'idée émise un jour par Chantal avait eu ses préférences : grâce à la position de son père et aux puissantes influences que celui-ci avait pu mettre en jeu, Luc venait de passer avec succès un dernier examen : il entrait dans la diplomatie et devait partir bientôt pour l'Egypte.

Le choix du jeune homme impliquait nécessairement, et à brève échéance, la séparation des siens. Et cette perspective d'éloignement, qui affligeait si profondément sa mère, était précisément ce qui avait eu raison de la paresse de Luc à se créer une situation. Moins il avait été retenu, plus il se sentait assoiffé de liberté. Il n'avait pas été armé pour la lutte. Habitué à ce que tout pliât autour de lui et cédât à sa fantaisie ou devant son bon plaisir, le fils du banquier ne possédait que bien confusément la notion du devoir, et plus encore il en ignorait la pratique. Aussi avait-il horreur de toute espèce d'effort, principalement de l'effort sur soi-même, sans lequel cependant toute vie est vouée à la stérilité et trop souvent dépravée par le vice.

Toutefois sa bonne humeur, son entrain au plaisir et sa main facilement ouverte lui gagnèrent promptement des amis ou plutôt de joyeux compagnons dans la colonie européenne du Caire, et particulièrement dans le corps diplomatique auquel il appartenait désormais.

Satisfait de la prompte soumission de son fils, M. de Verneuil a largement fait les choses pour son installation. Aussi le jeune attaché d'ambassade a-t-il fort grand air, soit qu'il monte sa magnifique jument arabe à la robe luisante, à l'œil de feu ; soit qu'il se promène dans la victoria à ses armes, sur la route bordée de mimosas gigantesques qui conduit à la pointe de Gézireh — le Longchamp égyptien.

Luc emploie ses heures de liberté à épuiser les distractions de tous genres qu'offre aux étrangers la capitale de l'Egypte. Depuis la pittoresque cohue où, entre les lions d'airain qui gardent le pont du Nil, dans le décor féerique versé par le soleil d'Orient sur le fleuve aux eaux d'azur, grouille une foule bigarrée d'hommes et de femmes de presque toutes les races humaines ; jusqu'à cette luxueuse avenue, — rendez-vous de la classe opulente qui, semblable à un ruban de verdure chargé de grappes d'or, se déroule le long de la rive, — tout séduit le jeune homme, tout l'attire !

Et tandis qu'il gaspille ainsi ses journées, tandis qu'il passe la majeure partie de ses nuits dans les dîners et les bals donnés par les hauts fonctionnaires et les nababs de la cité, ou à jouer au whist et au baccara, gagnant parfois avec une chance insolente, pour perdre le jour suivant souvent plus que le gain réalisé la veille ; la vie, à l'hôtel de Verneuil, a repris en apparence son cours habituel.

En apparence !... car en réalité cette vie est plus lourde et plus pénible que jamais pour Chantal, à laquelle incombe à peu près seule le devoir de distraire et de soigner sa mère.

En proie à une forte crise de neurasthénie depuis le départ de son fils, Mme de Verneuil est une réelle fatigue pour tous ceux qui l'approchent.

Parfois elle fond en larmes pendant des heures entières, sans que rien puisse arrêter ce déluge de pleurs ; ou, affaissée sur elle-même, elle passe la meilleure partie de ses journées, les bras pendants et le regard morne, avec toujours cette même phrase sur les lèvres :

— On m'a tuée en me séparant de mon fils je ne le reverrai pas, je me sens mourir ! que je suis malheureuse !

Ses moments d'excitation n'étaient guère moins pénibles.

C'étaient alors des courses sans fin dans les grands magasins et chez les couturiers en vogue ; des projets sans nombre et des plans à n'en plus finir pour renouveler l'ameublement de ses salons ou changer la monture de ses diamants.

— Penses-tu que ce tableau plaise à ton frère ?... Vois donc comme ce bronze ferait bien dans son cabinet de travail ou dans son salon Louis XV.

Et à chaque instant les bibelots les plus coûteux, des tableaux et des bronzes d'art d'un grand prix étaient adressés par ordre de Mme de Verneuil de Paris au Caire.

— Si le médecin m'envoie passer l'hiver en Egypte, tu comprends, Chantal, il ne faut pas que je me néglige. Je veux que Luc soit fier de sa mère lorsqu'il lui présentera ses amis.

La jeune fille se prêtait de bonne grâce à toutes les fantaisies de sa mère. Chaque jour révélait en elle un trésor de dévouement et de tendresse qui semblait inépuisable. Elle était vraiment l'âme de la famille, le soleil de ce foyer. Nul n'eût pu soupçonner, en voyant cette frêle petite créature, toute pétrie de bonté et comme enveloppée de charmes, ce qu'il y avait en elle de volonté et de souriante énergie.

Le banquier, tenté de fuir sa maison pour se dérober aux doléances et aux plaintes exagérées — toujours les mêmes — que lui faisait entendre sa femme, y était sans cesse attiré et retenu par le gai sourire de Chantal. Avec la double perspicacité de sa tendresse filiale et de sa nature féminine, la jeune fille avait pressenti la désunion que pourrait apporter au foyer domestique l'attitude de sa mère, aussi se multipliait-elle pour en atténuer l'effet.

(A suivre).